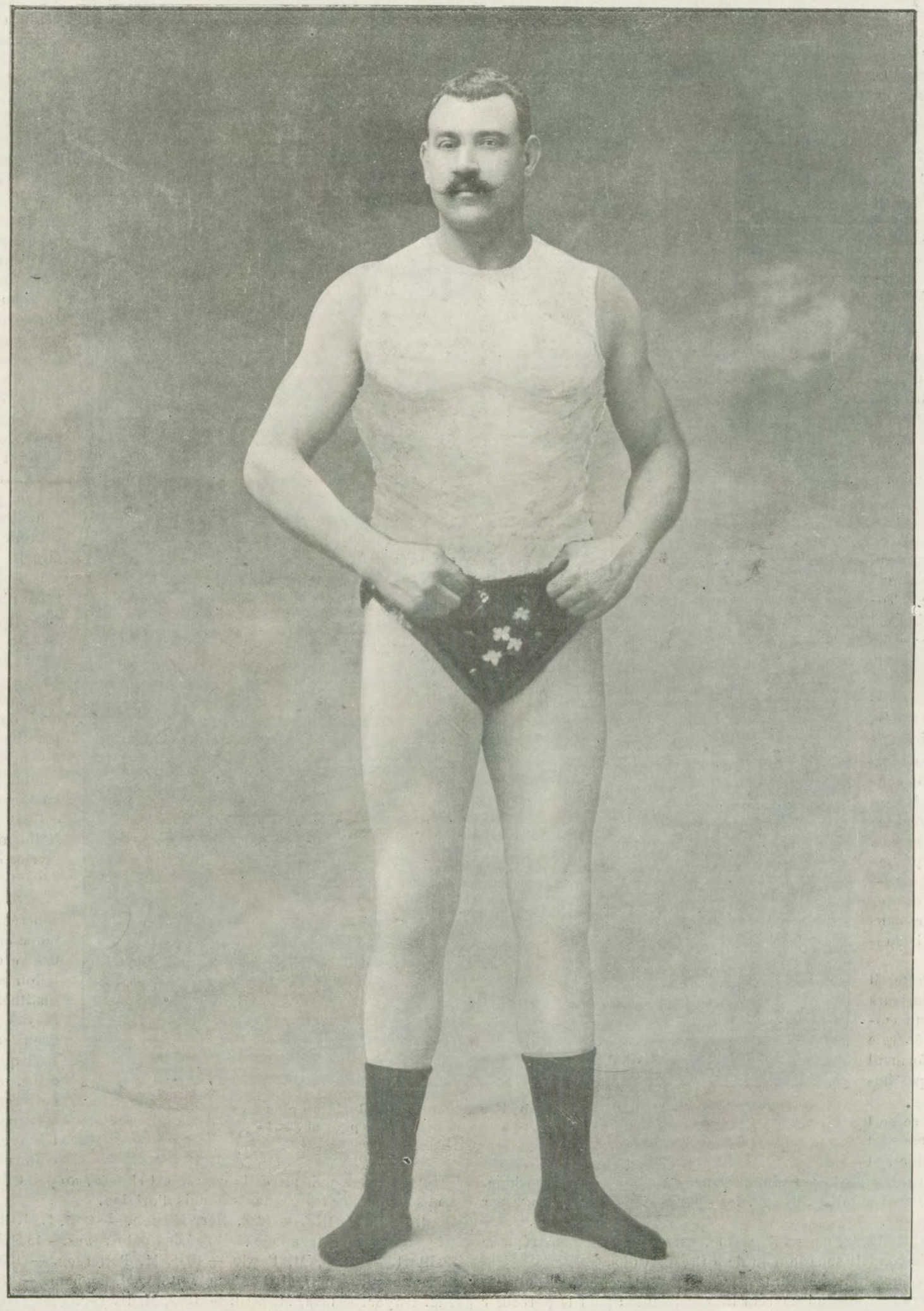
LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS
PARIS..... Un an 14 fr. Six mois 7 fr. 50
PROVINCE.. — 15 fr. — 8 fr.
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.

7 Janvier 1900. — No 69.

Rédaction et Administration, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

ABONNEMENTS
PARIS..... Un an 14 fr. Six mois. 7 fr. 50
PROVINCE. — 15 fr. — 8 fr.
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.



(Cliché Walery, 9 bis, rue de Londres.)

PAUL PONS

Le célèbre lutteur français, Champion du Monde en 1898, l'adversaire du champion actuel, Kara-Ahmed, dans le Critérium de la Lutte.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

Sports d'Hiver

Heureux les pays dont les saisons, nettement marquées, permettent à chacun d'affirmer qu'il fera chaud en été, froid en hiver !

Ce n'est pas un vœu de M. de La Palisse ! N'a-t-on pas remarqué que, sous notre beau ciel de France, il n'est pas absolument rare que les mois de printemps, voire les premiers de l'été, nous trouvent emmitouflés dans nos fourrures, alors que, lorsque le calendrier s'écrie : Voilà l'hiver ! nous continuerons à nous éponger le front après une petite course, en geignant qu'il fait vraiment trop chaud.

Dans les pays où la température, docile à la réglementation des saisons, se maintient égale dans le froid comme dans la chaleur, il est possible d'instituer des *Sports d'hiver*.

Montréal, Saint-Moritz, Davos sont des stations hivernales où, lorsque le thermomètre s'est décidé, à date fixe, à tomber à zéro... et au-dessous, la glace prend... et tient jusqu'aux beaux jours du printemps.

Ce n'est pas comme à Paris où, quand nos étendues d'eau se solidifient et qu'on se prépare tout joyeux à organiser des fêtes sur la glace, l'Esprit Malin et contradicteur commande un dégel empêcheur-de-patiner-en-rond.

Parmi les « Sports d'hiver » se comptent le tobogganing, le bobbing, le patinage, les jeux et les courses sur glace.

Le tobogganing consiste à glisser le long d'une piste en pente, sur un petit traîneau, construit spécialement à cet effet, et qu'on dénomme « Toboggan » ; le « Bob-sleigh » est un traîneau affectant une forme différente et plus confortable pour le coureur.

Le véritable « toboggan » canadien est une machine légère, rigide, de cinq à six pieds de long et de 60 centimètres de largeur en moyenne. Le plus souvent, le long des côtés se trouve une main courante après laquelle se cramponne le coureur, mais ces derniers, les professionnels surtout, affectent — coquetterie excusable — de s'en passer ; ce qui augmente dans une notable proportion le danger de ce sport violent.

Comme pour la bicyclette, il y a des traîneaux à plusieurs places, auquel cas, chacun empoigne par la taille avec énergie celui qui le précède formant ainsi de véritables grappes humaines.

Pour les virages on se sert des pieds : les chaussures sont armées de piquants solides, et en opposant l'un ou l'autre pied, on donne une direction à la machine.

« Une Pelle » en Bob-sleigh (traîneau à plusieurs places).
« Nous ne perdons pas notre belle gaîté pour si peu ! »

Mais combien fréquentes et nombreuses sont les « pelles» !... Qu'on en juge par notre gravure.

La piste glacée de Saint-Moritz, dans l'Engadine, est universellement réputée pour sa perfection ; on la connaît sous le nom de « Cresta Run ».

Conçue de telle manière que toutes les difficultés y ont été accumulées, elle est naturellement fort dangereuse pour un coureur inexpérimenté : pour la parcourir avec succès, il faut faire montre d'un grand sang-froid et s'être entraîné longuement et avec méthode.

La « Cresta Run » est située dans la vallée entre Saint-Moritz et Cresta. Sa longueur est de 1450 m. et la différence de niveau entre le départ et l'arrivée est de 174 m. Le record fait par Mr. Thoma pendant cette course est de 68 7/10 sec., soit le kilomètre en 47 2/5 sec., et une vitesse moyenne de 76 kil. à l'heure.

La piste est ainsi construite : au départ une descente de 60 m. de longueur légèrement courbée vers la gauche en son milieu ; trois virages consécutifs relevés, deux à droite et celui du milieu à gauche (la hauteur de ces virages est de 10 à 12 m.), puis une descente en ligne droite d'environ 150 m. et une courte montée vers la droite.

La piste décrit ensuite un virage en forme de demi-cercle de droite à gauche, très peu relevé, qui vous rejette sur un autre rivage en demi-cercle de gauche à droite lequelle vous renvoie sur un troisième virage de droite à gauche. Cette partie de la piste est la plus difficile et la plus dangereuse à franchir à cause de la vitesse obtenue qui à ce moment est au moins de 90 kil. à l'heure. On donne à cette suite de tournants le nom juste et original de « la raquette et du volant. »

Après se trouve une descente droite de 500 m., un petit virage vers la droite, une légère descente et enfin pour finir une descente à pic qui vous amène à l'arrivée.

Passé le but, la piste se relève subitement et fortement afin de ralentir la vitesse du coureur mais cette montée ne suffit pas à l'arrêter, et il fait au sommet avec sa machine un saut plus ou moins grand et par mesure de sûreté deux aides y sont placés pour le saisir.

Le chronométrage est électrique. Dans un petit pavillon, près du départ a été placé un chonomètre d'assez grande dimension et divisé en dizièmes de seconde. Le coureur prend son élan 10 mètres avant le poteau de départ ; à cet endroit est tendu un fil à travers la piste, le coureur en passant le casse et établit ainsi un courant qui fait mouvoir le chronomètre. Un fil placé dans les mêmes conditions est à l'arrivée et le coureur en le cassant rompt le circuit.

Différents points de la piste sont réunis par téléphone ; le coureur connait ainsi de même que le public par voie d'affichage, les temps faits, quelques secondes après son arrivée. Il est facile de supposer, après avoir compris l'importance d'une pareille organisation de course, qu'on considère le tobogganing comme un sport fort attrayant en Engadine.

C'est ainsi que « le Grand National Race » qui se court en février constitue à Saint-Moritz, l'évent sportif principal de la saison. Les champions de la contrée s'entraînent depuis l'enfance en vue de cette épreuve des records sont battus, l'émulation est sans borne ! La course instituée depuis 1885 n'employait au début que le traîneau suisse ; ce ne fut qu'en 1889 que les traîneaux américains, avec position couchée, entrèrent en lice.

Depuis 1892, c'est le « Skeletton » en acier qui est la machine usitée.

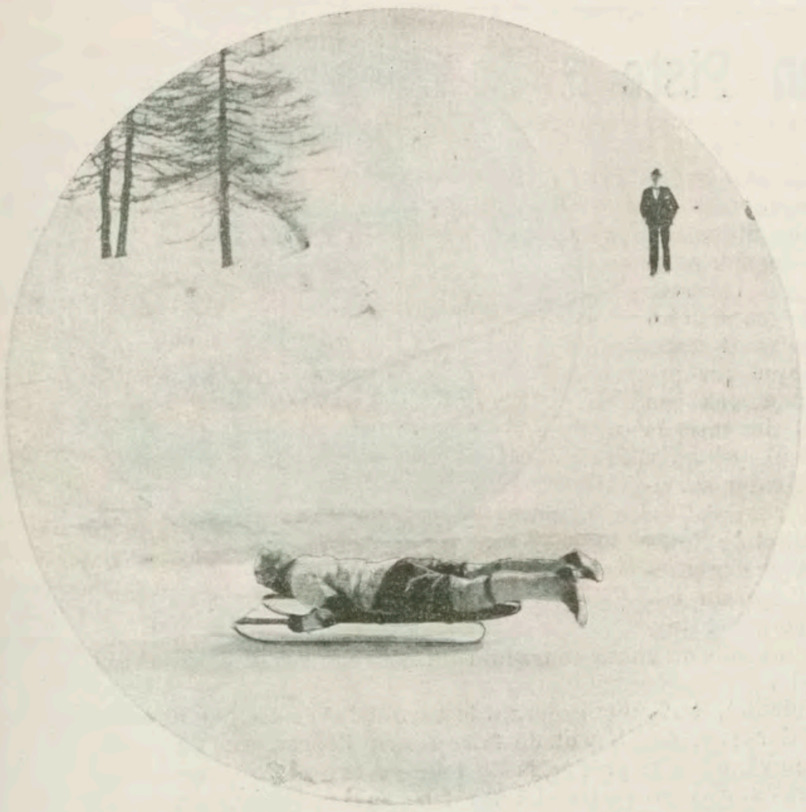
Aussi bien, puisque cette course est classée, au point de vue sportif, est-il permis de donner les gagnants depuis l'origine.

1885, M. Austin. — 1886, Herr Minsch. — 1887, 1. M. B. Guthrie, 2. B. Dwyer, le gagnant de cette année était âgé de quatorze ans. — 1888, M. Cohen. — 1889, M. Vansittart. — 1890, M. Fowle. — 1891, M. Patterson. — 1892, M. Fopham. — 1893, M. Gibson. — 1894, M. Fopham. — 1895, M. Fopham. — 1896, M. Gibson. — 1897, M. Dwyer. — 1898, M. Bird. — 1899, M. Dwyer.

Ces courses sont généralement précédées et suivies de jeux divers : concours de patinage, figures, etc., gymkhanas sur la glace, où le sexe gracieux fait une concurrence très sérieuse aux gentlemen.

Au Canada, où la température s'abaisse à des moyennes inconnues dans nos contrées, l'hiver est la saison par excellence et l'apparition du froid est accueillie avec enthousiasme par les sportsmen de la glace.

Il y a lieu d'ajouter que le froid du Canada est sec et fort agréable, ce qui ne le



Thorner, un des favoris de la saison, en pleine course.

rend pas pénible pour des gens accoutumés à ses rigueurs et qui savent user habilement des bienfaits de la fourrure !

Le « tobogganing » est, comme bien on pense, le sport national d'hiver et les Canadiens en sont les maîtres incontestés. Les torrents, chutes d'eau, cataractes nombreux en ces pays, forment des « glaçodrômes » offrant la pente voulue aux ébats des fervents.

Nombreux sont les sports qui se peuvent donner libre cours sur la neige ou la glace.

Ce sont d'abord les courses de « raquettes », sorte de panneaux oblongs en cordes croisées qui s'adaptent à la semelle et permettent de glisser sur la neige; puis les courses de patins, les hockey, voire le cricket et des courses de traîneaux à voile.

Il y a également des concours originaux de constructions de neige et de glace, qui ne sont pas sans une pointe de grâce artistique, et dans lesquels la fantaisie des Canadiens se donne libre cours.

En Russie, également, on construit des maisons de glace et de neige et un certain hiver, la reine Catherine fit élever, sur la Néva, un palais qui dura plusieurs mois avant de disparaître ous les rayons de soleil.

Le hockey, à Montréal, réunit un grand nombre d'adeptes. Un match joué cette année se passa devant plus de cinq mille spectateurs.

La piste décorée avec beaucoup de goût, ruisselant de lumière, devait présenter un aspect réellement féérique.

Le Yachting... sur glace offre également un intérêt puissant: il se pratique au Canada et en Angleterre.

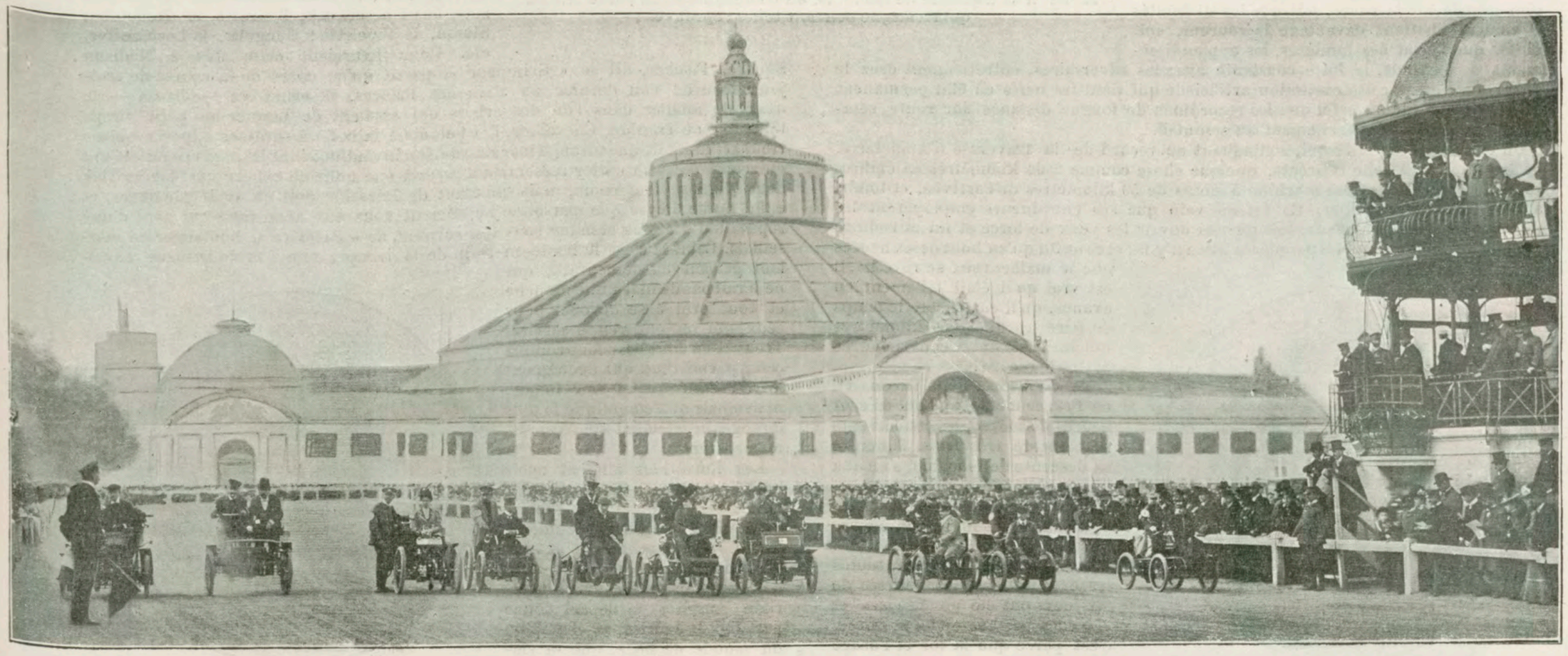
Le légers canots montés sur patins d'acier et ainsi transformés en traîneaux admirables, sont gréés d'une voile et des courses mouvementées sont courues.

Rien n'est plus gracieux que ces esquifs élancés, glissant rapidement au gré du vent, menés avec adresse par leurs équipages; décrivant des courbes savantes, tirant des bordées louvoyant pour repartir de plus belle, tels des flèches rapides et sûres.

GÉO LANGE.

(A suivre).

Un coin dangereux sur la Cresta-Run à Davos.



LA PREMIÈRE COURSE D'AUTOMOBILES EN AUTRICHE-HONGRIE.
Le départ des voiturettes de la rotonde de l'Exposition du Prater.

Cent quarante-deux heures en Piste

Miller (Première équipe).

(Notre correspondant spécial en Amérique, Victor Breyer, dont nous annoncions récemment le départ, nous a adressé les photographies ci-dessous prises par lui pendant la course de six jours qui vient de se disputer à New-York. Nous sommes convaincus qu'elles intéresseront nos lecteurs).

Il y a six semaines environ, par le même paquebot qui emmenait en Amérique notre confrère Victor Breyer et le team de coureur de vitesse dont nous avons donné la photographie dans un de nos récents numéros — Banker, Tommaselli et Meyer — partirent quatre autres coureurs français, Fischer, Chevallier, Marius Thé et Pastaïre. Les quatre derniers allaient prendre part à une de ces formidables épreuves de six jours dont les sportsmen d'Amérique sont si friands.

Ces épreuves qui commencent le lundi à minuit une minute du matin pour se terminer le samedi à 10 heures du soir, sont tellement entrées dans les mœurs américaines, qu'il serait bien difficile de les supprimer. Elles arrivent à date fixe, comme les events classiques et il faut croire qu'elles ne sont pas si mauvaises, à tous les points de vue, qu'on a bien voulu le dire, puisqu'il se trouve toujours des managers pour les organiser, des spectateurs pour y assister et des coureurs pour y prendre part. Le fait que d'ailleurs ce sont presque toujours les mêmes coureurs qui partent dans ces épreuves monstres prouve suffisamment qu'elles ne sont pas redoutables pour leur santé. Tandis qu'elles sont, au contraire, profitables pour leur bourse.

Le but primitif de courses d'aussi longue durée pouvait sembler être de chercher à savoir quelle est l'extrême limite de la résistance humaine, combien de temps un homme pourrait donner un travail considérable et permanent sans succomber au sommeil. On n'avait en France, il y a quelques années qu'une très vague idée de cette résistance, et il me souvient que lors de la première course Bordeaux-Paris, en 1891 les hôteliers avaient préparé des lits dans les contrôles, pour permettre aux coureurs de se reposer. La même année, le nombre de ceux qui purent croire avant la course que des hommes couvriraient la distance énorme de Paris à Brest et retour sans sommeil fut très petit. Maintenant, des exemples nombreux ont montré que, pendant une semaine entière, un homme pouvait tourner, sans trêve ni relâche autour d'une piste, sans succomber à ce besoin de dormir qui s'empare irrésistiblement de nous après une nuit passée au bal ou au travail.

Il est à remarquer que, soit que la fatigue soit plus grande sur la route, soit que les difficultés à vaincre abattent davantage le coureur, soit plutôt que l'éclat des lumières, les applaudissements de la foule, la lutte constante avec les adversaires, entretiennent chez le coureur sur piste cette excitation artificielle qui tient les nerfs en état permanent de tension, toujours est-il que les recordmen de longue distance sur route, semblent succomber plus facilement au sommeil.

On cite le cas de Mills qui, s'attaquant au record de la traversée d'Angleterre, de Land's End à John O'Groats, quelque chose comme 2500 kilomètres en chiffres ronds, s'endormit sur sa machine à moins de 50 kilomètres de l'arrivée, et tomba à terre sans se réveiller. Ce fut en vain que ses entraîneurs employèrent les moyens les plus persuasifs, tels que lui ouvrir les yeux de force et lui introduire de l'eau de Cologne sous les paupières. Rien n'y fit, et ce ne fut qu'au bout de six heures que le malheureux se réveilla. Il est vrai qu'il était tellement en avance, qu'il eut encore le temps de faire les quelques kilomètres qui lui restaient à couvrir et de battre le record !

Gimm (Troisième équipe).

Au contraire, nous l'avons vu en France même, au bout de cent heures de course, les concurrents sont encore très frais. Miller, à sa descente de machine, s'en alla tranquillement souper au restaurant avec sa femme et ses amis, et une fois au lit, il lut encore son journal avant de s'endormir !

En Amérique, le pays de toutes les exagérations, les courses de six jours ont été nombreuses et si on n'a pas augmenté la durée, c'est parce que la loi et l'usage interdisent absolument de courir le dimanche. C'est même pour cela que le départ des courses est donné dans la nuit du dimanche au lundi, aussitôt le dernier coup de minuit sonné et que l'arrivée se fait dans celle du samedi au dimanche, avant minuit ! Sans cela, il est probable que quelque impresario plus audacieux ou plus cupide aurait inventé la course sans fin dont le prix unique eût été au dernier survivant !

Miller, à sa descente de machine, en compagnie de sa jeune femme qui l'a soigné pendant toute l'épreuve.

Les autorités de l'État de New-York s'étaient d'ailleurs inquiétées de la multiplicité de ces épreuves au long cours et une loi avait été votée, interdisant toute course où un coureur aurait à rester plus de douze heures en piste.

Pour tourner la difficulté, tout en conservant le titre et la recette, les impresarios de Madison Square Gardens, décidèrent de faire courir l'épreuve par groupes de deux coureurs se relayant à leur gré, mais de telle sorte qu'aucun n'eut à courir plus de douze heures sur vingt-quatre. L'intérêt n'y perdait rien, au contraire, puisque par suite de ces repos forcés, le train devait être plus rapide. Il le fut en effet : tandis que l'an dernier le terrible Miller avait couvert dans les cent quarante deux heures 3 229 kil. 865 m., cette année l'équipe gagnante, dont firent partie Miller avec son vieux rival Franck Waller a abattu 4 398 kil. 37 m., une paille !

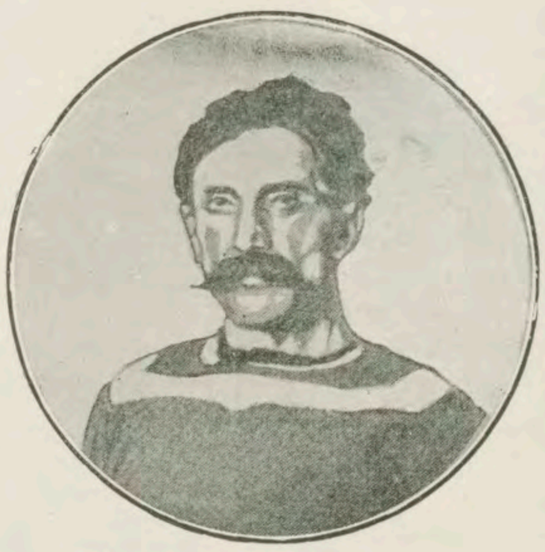
Quoique les Américains semblent s'être fait une spécialité de ces courses de longue distance, plusieurs Européens n'y participent pas moins depuis quelques années.

Rivierre et Stéphane ont couru l'an dernier à Madison et n'ont rapporté de là-bas ni dollars ni bons souvenirs. On n'a peut-être pas oublié les aventures fantastiques qu'un de nos excellents confrères, un peu imaginatif, attribua au pauvre Rivierre qu'il parvint à faire passer pour fou pendant plusieurs semaines auprès de ses lecteurs. Il fallut que le brave garçon vînt lui-même affirmer, et avec énergie, qu'il n'avait jamais été le *raving maniac* qu'on l'avait représenté.

Cette année, nous l'avons dit, quatre spécialistes avaient passé l'Océan. C'étaient Fischer, le grimpeur.... A propos, avez-vous remarqué comment, dans le monde des courses cyclistes, tous ont leur surnom. En lisant le compte-rendu d'un journal spécial, on croirait — me pardonnent les mânes du vieil Homère, cette impertinente comparaison — lire un récit de l'Iliade, où l'on voit revenir le Myrmidon au pied léger, l'audacieux fils d'Ithaque, la déesse aux yeux de vache, etc. Ici nous avons, plus prosaïques, mais aussi descriptifs, Bourotte, la Grenouille ; Simon, la Pipelette ; Gougoltz, la Locomotive, etc. Donc figuraient cette fois à Madison Square, Fischer, dit le « Grimpeur », parce qu'au cours de la course de trois jours courue l'an dernier au Parc des Princes, il manifesta — dit-on — le désir de monter dans l'un des arbres qui essaient de donner au petit virage l'illusion de l'ombre, Chevallier, l' « homme à la boîte à sardines », parce qu'autrefois il montait une étrange machine de son invention, dont les engrenages étaient enfermés dans un carter ressemblant assez à une boîte de conserves, Marius Thé, dont j'ignore le surnom, mais qui étant de Marseille doit en avoir plusieurs, et enfin Emile Peyre que personne ne connaît sous son nom, mais qui jouit d'une réputation des plus étendue sous son surnom, de « Pastaïre », boulanger en marseillais. Celui-là c'est le boute-en-train de la troupe, apte à toute besogne, excellent garçon au demeurant, qui ne ferait pas de mal à une mouche et tout prêt à se dévouer pour ceux qui lui ont rendu service. Trouvez-en donc beaucoup comme cela, parmi ceux qui dédaignent le « Pastaïre » et son idiome marseillais que complique le plus étrange bégaiement que j'ai jamais entendu.

Les Européens allaient avoir affaire à forte partie. Charles W. Miller, l'imbattable, Franck Waller, le terrible écumeur, Eaton, Wallham, Pierce et bien d'autres. Comme on pense, avec de tels hommes, la course fut terrible Aussitôt le départ donné par Jim J. Jeffries, le champion du monde de boxe, que sa victoire sur Sharkey venait de rendre l'homme le plus popu-

Burns Pierce (Troisième équipe).



Waller (Première équipe).

laire des États-Unis, jusqu'à l'arrivée, ce fut, sur les 160 mètres de la piste minuscule, une poursuite terrible. Les démarrages succèdaient aux démarrages et d'un bout à l'autre de l'épreuve, on se fût crû à quelques heures de l'arrivée, tellement concurrents et publics étaient emballés.

On a peine à croire que sur une piste aussi minuscule, autant d'hommes, puissent se poursuivre sans se bousculer. Que dira-t-on, quand on apprendra que pendant la course, et sans que les concurrents semblassent s'en inquiéter, on fit disputer des épreuves de vitesse auxquelles des hommes comme Elkers, Banker Tommaselli, Meyers ont pris part. Dire que les Européens étaient bien à leur aise dans les virages serait peut-être exagéré. Et pourtant, il n'y a eu en fait de chute que celle .... d'un spectateur. Le malheureux, empoigné par la lutte entre Tommaselli et Miller qui, alors a sa troisième journée de course, s'amusait à faire voyager l'Italien, se pencha tellement au-dessus de la balustrade de sa loge qu'il tomba sur le sol et se fracassa le crâne!

Nos compatriotes n'ont pas eu de chance. Marius Thé, indisposé, dut abandonner le troisième jour et son co-équipier, battu continua à courir pour son compte, démarrant pour amener des lâchages. Chevallier, victime d'une chute n'en persévéra pas moins courageusement et c'est à un tour, deux tours de distance que d'un bout à l'autre les concurrents se poursuivirent. Miller-Waller prirent la tête dès le

Fischer, dit le « Grimpeur », dans son campement, à la quatrième journée de la course.

deuxième jour, après l'abandon d'Eaton et malgré tous leurs efforts, leurs concurrents ne purent parvenir à les rejoindre.

C'est devant une foule curieuse remplissant du haut en bas l'immense hall que se sont déroulées les dernières heures, les hommes luttant comme des enragés pour regagner ou conserver quelques mètres de terrain. Un mille à peine séparait la première équipe de la dernière, ce qui donne une idée de l'acharnement des concurrents.

Voici quels furent les résultats :

1er Miller-Waller, 4.398 k. 037 m.; 2e Mayo-Mac Eachren, 4,397 k. 717 m.; 3e Gimm-Pierce, 4,397 kil. 557 m.; 4e Fischer-Chevallier, 4,397 k. 397 m.; 5e Stevens-Turville, 4,396 k. 917 m.; 6e Babcok-Stinson, 4,396 kil. 757 m.; 7e Forster-Shineer, 3,919 kil. 524 m.

Quant aux primes individuelles, la première fut capturée par Walthour qui courait seul depuis le second jour, son équipier Eaton ayant abandonné.

Walthour a couvert 2,256 k. 266 m. La seconde prime fut pour Turville; la troisième pour Stinson; la quatrième pour Waller; la cinquième pour Fischer.

Notre correspondant spécial Victor Breyer, pendant la cinquième nuit de la course.

Voici la liste des prix gagnés par les premières équipes :

1er Miller-Waller, 1,500 dollars (soit 7,500 fr.).
2e Mayo-Mac-Eachren, 750 dollars (soit 3,750 fr.).
3e Pierce-Gimm, 500 dollars (soit 2,500 francs).
4e Fischer-Chevallier, 400 dollars, (soit 2,000 fr.).
5e Stevens-Turville, 200 dollars (soit 1,000 fr.).
6e Balcock-Stinson, 150 dollars (soit 750 francs).
7e Forster-Shineer, 100 dollars (soit 500 fr.).

De plus, les prix suivants ont été distribués aux coureurs ayant individuellement couvert la plus grande distance :

1er Walthour, 150 dollars (soit 750 francs).
2e Turville, 100 dollars (soit 500 francs).
3e Stinson, 75 dollars (soit 375 francs).
4e Waller, 50 dollars (soit 250 francs).
5e Fischer, 25 dollars (soit 125 francs).

Cette course de six jours est la dernière de Miller. Sa décision est irrévocable. Ce n'est, du reste, que sur les instances des managers de Madison Square que le héros des six jours s'est remis encore une fois en piste.

Miller va se retirer à Chicago et va prendre la direction d'une maison d'automobiles. Il déclare, et avec juste raison, qu'il a besoin de repos.

Ajoutons qu'il l'a bien mérité.

MARCEL VIOLLETTE.

(Clichés V. Breyer).

Émile Peyre, de Marseille, dit le « Pastaïre » Volant.

(Cliché A. Pasquier).

Vanoni | Fauchoux | J. B. Louvet | Mercier (manager) | Lambrecht | Thuau | Gougoltz

Le team cyclite des « Frileux »,

Un nouveau Team cycliste

Nous avons donné l'autre jour la photographie du team américain.

En voici un autre qu'on a baptisé le team des Frileux, composé de Vanoni, J. B. Louvet, Lambrecht, Gougoltz, Fauchoux et Thuau et dirigé par le manager F. Mercier, ce team va reprendre l'itinéraire adopté l'an dernier par Breyer et Coquelle.

Après avoir parcouru le midi de la France, ils traverseront l'Espagne, l'Algérie, la Tunisie et rentreront à Paris par la Sicile et l'Italie. Dans les villes traversées, du moins dans celles où ils trouveront une piste, si rudimentaire qu'elle soit, ils donneront des réunions et ils passeront ainsi l'hiver à parcourir de beaux pays, sous un climat charmant, tout en faisant du bon sport et en récoltant quelques billets... tout au moins de cent francs.

Cela ne vaut-il pas mieux que d'aller s'abrutir à jouer à la manille ou au billard à l'Espérance ou dans quelqu'autre café de l'avenue de la Grande-Armée! Nos meilleurs vœux accompagnent les Frileux dans leur voyage. M. V.

(Cliché Ogereau.)

L'entraîneur George Stern qui vient de mourir à Paris. Ancien jockey d'obstacles, il avait dû renoncer à sa carrière à la suite d'une chûte dans laquelle il s'était cassé la jambe.

LA COUPE GORDON-BENNETT

Le monde de l'automobile vient de faire un héritage, mais un héritage dangereux. Il y a comme cela dans les familles des héritages qui sont des nids à discussions et à procès.

Tel fut l'héritage que fit l'Automobile-Club de France en l'espèce de la Coupe Gordon-Bennett, don généreux de l'excellent sporstman qu'est le directeur du *New-York Herald*. La Coupe Gordon-Bennett est ou sera, car elle est encore dans le futur et n'existe qu'en commande, un challenge international dont voici les principaux règlements.

La Coupe est confiée à l'Automobile-Club de France à charge par lui de la défendre. Les Automobiles-Clubs étrangers sont seuls qualifiés, lorsqu'ils sont reconnus, pour lancer un défi au cercle français.

Voici comment les choses doivent se passer. L'Automobile-Club qui lance le défi choisit une équipe de trois hommes au plus, mais qui peut se réduire à un seul, auquel cas il est peut être exagéré de l'appeler une équipe. L'Automobile-Club de France forme de son côté une équipe, elle est aujourd'hui formée. Les deux équipes doivent se rencontrer à une date à fixer entre le 15 mai et le 15 août, et sur une distance de 550 à 650 kilomètres, l'itinéraire étant à fixer également.

(Cliché Barenne.) M. Girardot. M. René de Knyff. M. Charron.

L'équipe de l'Automobile-Club de France pour la Coupe Gordon Bennett.

Il n'y a pas de classement par points. Il n'y a que le premier qui compte et c'est lui qui assure la victoire à son équipe. Ajoutons enfin que les voitures mises en ligne, car la course est réservée aux voitures, à l'exclusion des motocycles, doivent être entièrement fabriquées dans le pays dont leurs conducteurs portent les couleurs. Tel est le règlement de *The International Motor Cup* pour lui donner le nom sous lequel son donateur l'a offerte à l'Automobile-Club de France qui en souvenir lui a donné le nom de Coupe Gordon-Bennett.

Ceci posé, passons à l'Affaire de la Coupe, car la Coupe à une Affaire, une terrible affaire même qui fait en ce moment couler presque autant d'encre que la course fera couler d'essence.

L'Automobile-Club de France ayant à choisir l'équipe chargée de défendre la Coupe en chargea d'abord sa commission sportive qui est, rappelons-le, présidée par M. René de Knyff. Or M. René de Knyff dont nous donnions récemment le portrait comme représentant de l'automobile dans les *Princes du Sport*, M. de Knyff était incontestablement qualifié pour prendre rang parmi les tenants de la coupe.

Par scrupule, il décida la Commission sportive qui seule aurait eu la compétence nécessaire à passer la main au Comité. Le Comité très embarrassé, — abondance de biens ne nuit pas, mais embarrasse bien souvent quand il faut choisir — le Comité choisit non pas une seule équipe, mais deux dont voici la composition. Équipe première, M. R. de Knyff, Charron et Girardot. Ce sont ces trois tenants dont nous donnons aujourd'hui les portraits.

L'équipe seconde est ainsi composée: MM. Chasseloup-Laubat, Huillier, Lemaître et Levegh.

Inde irae, comme disaient les Latins; d'où des pleurs et des grincements de dents, comme dit l'Écriture.

Tous ceux qui n'étaient pas élus, et tous ceux qui étaient élus dans un mauvais rang protestèrent avec énergie.

Un véritable duel épistolaire s'engagea entre le président de l'Automobile-Club de France, le baron de Zuylen, représentant le cercle en la circonstance et Antony, pseudonyme de M. Debray, l'ex-champion cycliste devenu depuis l'un des champions du moteur. Finalement, malgré qu'Antony n'eut en somme exposé que de judicieux raisonnements, et demandé à ce que le choix fût fait par l'expérience, c'est-à-dire, par une course, l'infortuné fut repoussé avec perte et fracas et sa demande ne fut même pas examinée par le Comité sous le prétexte qu'elle avait été auparavant communiquée aux journaux.

C'est pourtant un peu la mode aujourd'hui.

Un autre éliminé, Giraud et deux élus avec le rang d'outsiders, Lemaître et Levegh annoncèrent leur intention de passer la frontière, comme de simples caissiers et de venir enlever la Coupe à l'Automobile-Club de France au nom du cercle de Bruxelles. Un cinquième, Loysel se proposa de représenter les couleurs de l'Allemagne. En somme un beau gâchis.

Il aurait d'ailleurs été facile de l'éviter. Personne ne prétend que les trois tenants aient été mal choisis. On prétend simplement qu'ils ont été choisis au hasard des préférences d'un comité dont certains membres n'ont même jamais conduit une voiture. Et par-dessus le marché il se trouve que les cinq premiers ont jusqu'ici piloté une seule marque et en sont pour ainsi dire les défenseurs attitrés.

Qu'on nous permette de citer l'exemple du yachting, le sport qui a le plus d'analogies avec l'automobile.

Qu'a-t-on fait pour la Coupe America? On a mis en ligne cinq yachts américains spécialement construits pour la circonstance et c'est celui qui a battu les autres qu'on a chargé de défendre les couleurs américaines.

Il aurait été simple d'agir ainsi!

J'ai essayé, pour ma part, d'obtenir un classement des chauffeurs basé sur le système des points adopté par les Américains pour leur championnat cycliste.

Dans toutes les courses qualifiées pour ce championnat, on donne cinq points au premier, quatre points au second, trois points au troisième, deux points au quatrième, un point au cinquième. A la fin de la saison, on fait à chaque coureur sa petite addition. Et celui qui arrive en tête de la liste est champion par points. C'est lui qui a figuré le plus honorablement dans l'ensemble de la saison.

J'ai considéré toutes les grandes épreuves ayant eu un caractère que nous pourrions appeler international, si tous les chauffeurs, ou presque tous, n'étaient Français. Les épreuves sur piste, les courses de l'étranger, et les petites courses de province ont été négligées. J'ai ainsi obtenu:

1. Girardot	38	points
2. R. de Knyff	34	—
3. Levegh	29	—
4. Lemaître	23	—
5. Charron	20	—

Ce système n'a pas la prétention, répétons-le, d'être le classement idéal. Il est certaines courses, Paris-Bordeaux par exemple, dans lesquelles une victoire a plus d'importance que certaines autres, d'autant plus que le vainqueur, qui fut cette année Charron, bat tout ses rivaux, ce qui n'arrive pas dans toutes les courses. Il n'en est pas moins vrai que ce système est encore celui qui rend le mieux compte de l'année automobile. En cyclisme, la forme d'un homme ne varie pas, en général, énormément d'une année à l'autre. Dans l'automobile, rien de plus facile, l'homme étant doublé par son véhicule.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, on peut être sûr que les couleurs françaises seront bien défendues contre les quatre pays qui ont manifesté l'intention de prendre part à ce challenge automobile, et qui sont l'Allemagne, les États-Unis, la Belgique, et l'Italie.

La date a été fixée au jeudi 14 juin 1900, jour de la Fête-Dieu. Le parcours sera décidé ultérieurement.

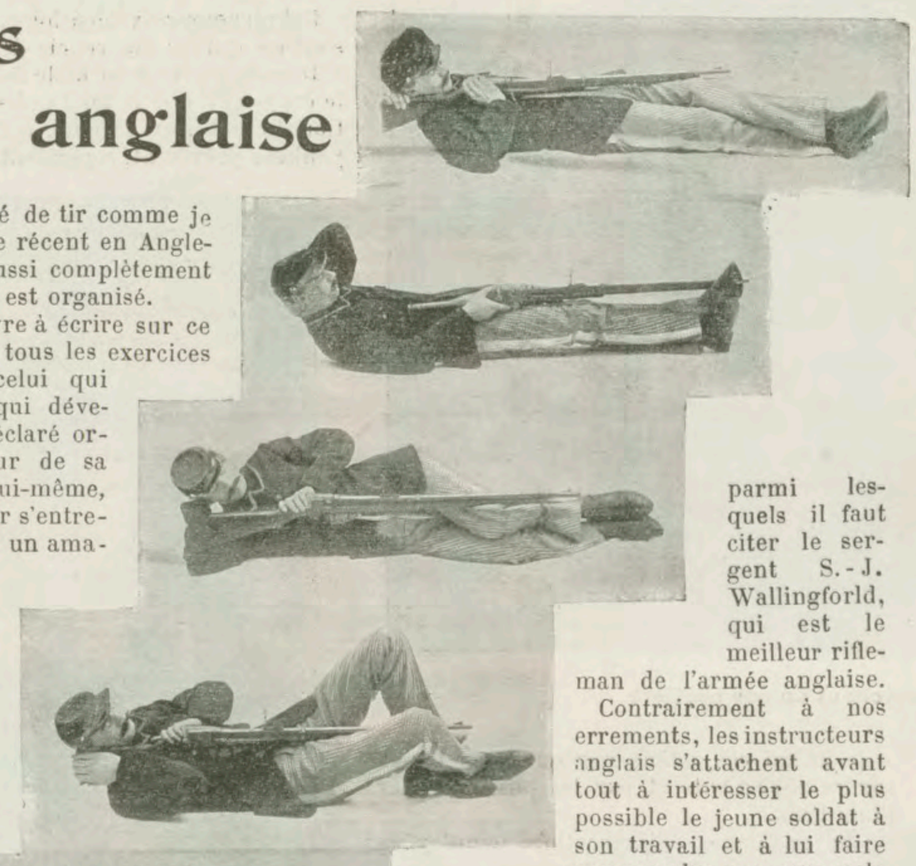
Il est probable qu'on demandera aux concurrents de chaque pays d'adopter une peinture uniforme pour leurs voitures. Le bleu serait, par exemple, la couleur des Français; le rouge serait affecté à la Belgique; le blanc à l'Allemagne; le vert à l'Italie; le jaune aux États-Unis, afin de bien différencier les équipes.

Georges Prade.

(Cliché Otto.)

M. Debray, alias Antony, qui a protesté contre la façon dont a été choisie l'équipe.

Le Tir dans l'Armée anglaise



On ne s'étonnera pas que, passionné de tir comme je le suis, j'aie profité d'uu voyage récent en Angleterre pour me rendre compte aussi complètement que possible de la façon dont le tir y est organisé.

Il y aurait, à vrai dire, tout un livre à écrire sur ce sujet, car les Anglais, fanatiques de tous les exercices physiques, ne prisent pas moins celui qui développe leur adresse que celui qui développe leur force. C'est ce que m'a déclaré orgueilleusement un officier supérieur de sa Gracieuse Majesté, excellent tireur lui-même, et qui se trouvait enchanté de pouvoir s'entretenir du sport qui lui est cher avec un amateur passionné comme lui.

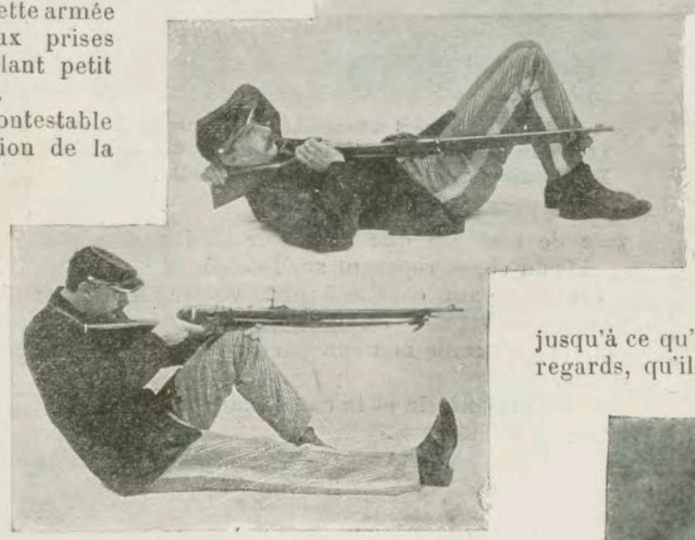
Grâce à l'obligeance de cet officier, réellement gentleman, j'ai fait d'intéressantes visites à divers *shooting grounds*, et je suis rentré en France avec un assez volumineux bagage de traités de tir anglais et d'articles variés.

Cela dit, occupons-nous de la manière dont le tir est inculqué à cette armée qui est aux prises avec le vaillant petit peuple Boer.

Il est incontestable que l'éducation de la recrue anglaise au point de vue du tir laisse moins à désirer que chez nous.

L'instruction des officiers et des sergents relative à leurs devoirs comme instructeurs de régiment se fait à l'école de Mousqueterie d'Hythe, où chaque année environ quatre cents officiers et des délégués des régiments de toutes les parties de l'immense empire anglais reçoivent des notions très complètes de tir et de mousqueterie. Il s'y tient cinq cours par an, chacun de six semaines, et durant ces cours les officiers travaillent avec un zèle digne des plus grands éloges.

Le grand et compétent État-Major, à Hythe, est composé d'hommes d'élite commandés par le colonel Jean Hamilton, assisté, entre autres, par le capitaine Datton Hunt, le tireur connu, et ces officiers sont secondés par des instructeurs de tir vraiment remarquables parmi lesquels il faut citer le sergent S.-J. Wallingforld, qui est le meilleur rifleman de l'armée anglaise.



Positions adoptées par certains forts tireurs anglais et américains, pour le tir aux grandes distances.

Contrairement à nos errements, les instructeurs anglais s'attachent avant tout à intéresser le plus possible le jeune soldat à son travail et à lui faire comprendre que sans cela il ne deviendra jamais un vrai tireur. Une solide, systématique instruction, une excessive douceur et une patience illimitée sont de rigueur. Bref, l'élève soldat « doit être traité comme un enfant en nourrice ». Oui, les instructeurs câlinent, cajolent ceux dont ils ont la charge comme s'ils étaient des bébés, leur répètent les commandements, les leur expliquent jusqu'à ce qu'ils reconnaissent, a l'expression de leurs regards, qu'ils les ont compris. Et, ainsi, à force de se donner du mal, ils les font réussir.

Mais observons la progression suivie dans l'instruction pratique du tireur :

On l'exerce d'abord à bien prendre la ligne de mire avec un fusil placé sur un trépied, méthode qui ne nous est pas inconnue. Plus tard, une fois qu'il sait épauler correctement, on lui donne pour but une cible mobile qui consiste en... un homme de peine se promenant devant le fusil — non chargé naturellement.

La recrue ayant accompli avec succès cette partie de son instruction, on lui enseigne à se rendre compte des distances comme on le fait chez nous. Cet exercice est aussi important pour la section des instructeurs qu'il l'est pour les hommes placés sous leurs ordres. C'est pour ce motif qu'il comporte deux cours dont l'un est réservé aux recrues, et l'autre aux hommes entraînés et aux officiers.

Ces exercices ayant été exécutés, le jeune soldat est prêt à aborder la pratique de la cible ; dès qu'elle lui sera familière, il ne sera plus une « recrue », mais un homme « instruit ». Il s'est servi jusqu'ici d'un fusil non chargé, ou de cartouches à blanc ; on va lui faire faire maintenant du « tir-miniature » ce que l'on traduit en bon français par « tir réduit. » Pour ce tir réduit on enfonce un tube Morris dans la chambre et l'on se sert d'une cartouche également miniature pour faire feu sur des cibles proportionnées.

Il serait bien surprenant si la recrue, après avoir passé par tous les exercices décrits ci-dessus, n'était pas capable d'atteindre le nombre de points demandé et grâce à la pratique qu'il a déjà acquise, les difficultés de l'exercice qui suit immédiatement seront rapidement surmontées. Ainsi « l'homme instruit » deviendra en peu de temps un « exercé ».

On peut juger par là combien l'instruction du jeune soldat est intelligemment conduite, par quelles phases progressives elle aboutit au but qu'on s'est proposé, celui de faire un excellent tireur en dépit des difficultés du terrain, des oppositions du vent ou de toute autre cause naturelle. En ajoutant à ces exercices la façon douce, attentionnée de traiter le jeune soldat, la patience inaltérable qu'on déploie envers lui, on est sûr de ses progrès rapides dans un exercice dont l'importance est incontestable, incomparable peut-être. Un bon tir n'est-il pas considéré par tout peuple comme la base de l'instruction d'un soldat? Ces principes sont donc à adopter par toute nation désireuse de former de bons soldats.

Une ligne de cibles à Hyte et le marqueur.

Instruction plus avancée dans la discipline du tir, pratique de la cible, tir individuel rapide, feu de salve rapide et délibéré, feu indépendant en courant, en se mouvant, doivent être à l'ordre du jour.

Un mot ici de l'ingénieuse cible que l'école doit au lieutenant F. Bourne : elle représente neuf figures montées. Cette cible de cavalerie charge un groupe faisant feu à distance d'environ 800 yards. Elle parcourt 600 yards en deux minutes et demie par un vent favorable, possède une vitesse presque égale à celle d'une cavalerie chargeant dans la vie réelle, sa force motrice est telle que le commandant de la troupe faisant feu n'a pas de temps à perdre pour juger des distances, faire ses commandements et diriger la défense de sa position en général. Il faut voir de telles manœuvres. C'est un spectacle fort curieux, en vérité !

Mais je m'aperçois que je n'ai pas encore parlé des positions en usage dans l'armée anglaise.

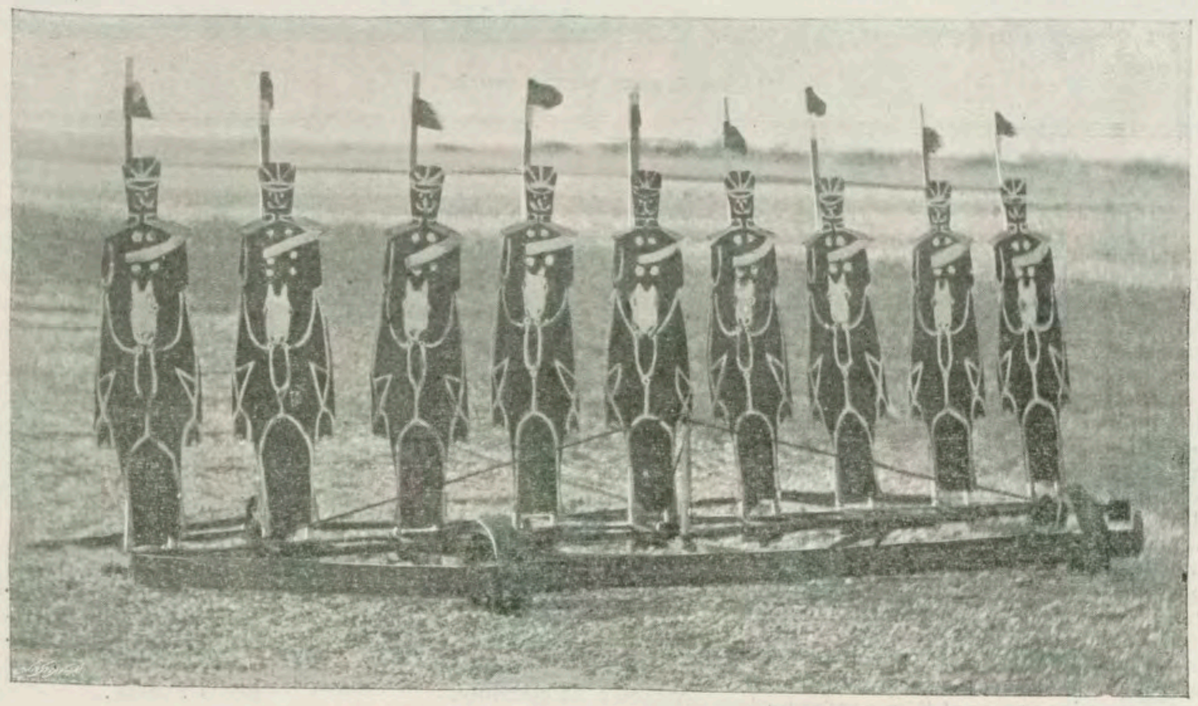
La position du tireur debout et celle du tireur à genou sont identiques aux nôtres.

La position « assise » que nos soldats ne connaissent pas, est employée par la cavalerie : on s'assied les jambes croisées ou séparées à volonté, les coudes reposant sur les genoux.

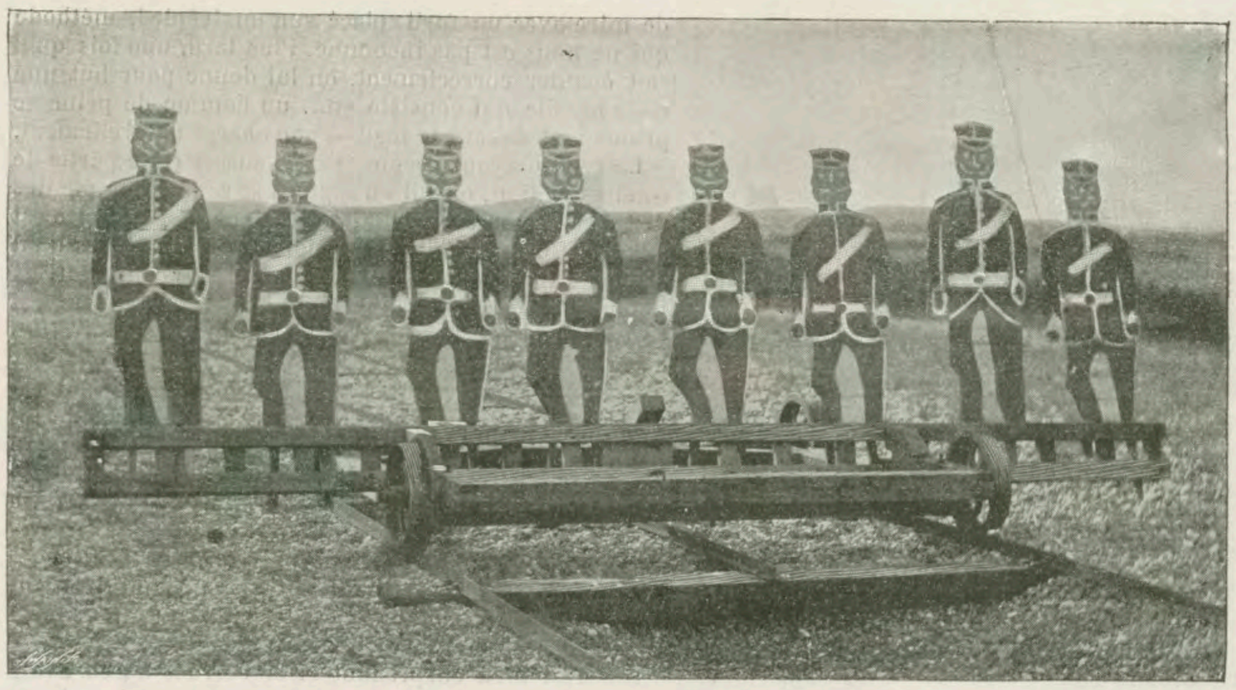
Quant à la position « couchée », la figure que nous publions en donne une parfaite idée ; l'épaule droite est chassée en arrière, les coudes fermés, autant que cela est possible sans fatigue, tout le poids du fusil portant sur le coude gauche.

Voilà pour les positions de Thomas Atkins. Ce nom, on le sait, est le sobriquet populaire du « pioupiou » anglais.

Cependant nos voisins d'Outre-Manche, dès qu'ils abordent le tir comme un exercice purement sportif, profitent de ce qu'ils ne sont plus contraints d'obéir aux exigences des règlements



La cible mobile du lieutenant Bourne : cavalerie chargeant.



Une autre cible mobile, infanterie marchant au pas accéléré.

militaires pour prendre une variété infinie de postures, qui sont plus ou moins fantaisistes, encore que quelques-unes soient recommandables dans certaines conditions.

Les photographies ci-contre sont éloquentes, et nous ne nous attarderons pas à des descriptions fastidieuses.

Quelques positions originales chères à de forts tireurs anglais.... originaux, eux aussi.

Disons, toutefois, que la position sur le dos est très fréquemment employée par les *crack-shots*, surtout pour le tir aux très longues distances. Certains même, afin d'obtenir une ligne de mire très tendue, disposent la hausse à la hauteur du talon de la crosse de leur arme. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on tire dans cette position, la grande difficulté est de tenir la tête, et plusieurs modes sont adoptés pour ce faire.

Je finirai cet article par quelques lignes sur les règlements et sur les positions des États-Unis.

Les méthodes d'instruction employées dans l'armée américaine, ressemblent beaucoup à celles en vigueur dans l'armée anglaise.

Autrefois, les soldats des États-Unis jouissaient d'une grande liberté pour le tir; chaque particularité de la conformation de l'homme était coustatée, et les positions sur le dos, au lieu d'être interdites, comme à présent, étaient encouragées, les instructeurs les estimant supérieures à celles « à plat-ventre », ce qui est encore l'opinion d'un grand nombre de forts amateurs, que rien au monde ne ferait changer de mode de tir.

Retournons aux positions réglementaires américaines et exposons ce qui les différencie de celles de l'armée anglaise :

Dans la position normale debout, le coude gauche repose contre le corps afin que le fusil puisse être tenu longtemps dans la direction du but sans fatigue, à l'instar des Suisses. Les règlements yankees prévoient, cependant deux modifications à cette posture : dans le premier cas, le bras gauche est à demi-tendu, et dans le second la main gauche est jetée assez en avant « de façon à maintenir le fusil fortement lorsque le vent souffle ».

A l'école de Hythe : **Démonstration de la bonne et de la mauvaise position pour le tir debout. La bonne est celle du tireur de gauche.**

La position normale à genou est semblable à l'anglaise, mais il est permis au soldat des États-Unis, s'il ne peut s'asseoir sur le talon sans contrainte, d'incliner la cheville de manière que le cou-de-pied soit à plat sur le sol, le poids du corps reposant snr le côté.

Lorsqu'on est couché à plat ventre, il est permis à chaque homme de croiser ou de séparer les jambes à son gré « de manière à tirer le meilleur parti possible de sa propre conformation ».

Enfin l'infanterie et la cavalerie sont exercées à tirer dans la position « assise ».

PAUL MANOURY.

Un crack-shot tirant couché.

Silhouettes d'Escrimeurs

Kirchhoffer.

Kirchhoffer

Un maître, quoiqu'un jeune, un grand escrimeur quoiqu'un petit homme, un modeste quoique célèbre.

Héritier de Jean-Louis, élève de Vigeant, il en conserve soigneusement les saines théories. Apôtre militant du fleuret, il prouve à l'occasion que la pointe de son épée serait redoutable si elle était acérée. Fut très certainement le plus jeune maître en salle dont l'histoire ait gardé le souvenir. Le sérieux de son caractère, la pondération de ses idées, développés peut-être par les épreuves de sa vie, étonnent même ceux qui le connaissent bien.

La correction de ses manières, l'état cultivé de son esprit se retrouvent dans son jeu.

D'un ton de parfaite urbanité il annonce que le coup qu'il vient de parer est passé; il y a presque du regret dans sa voix, et il semble vouloir dire chaque fois : « Ce n'est pas de chance, le coup était joli, malheureusement mon fer s'est trouvé là et l'a détourné! »

Mais qu'on ne cherche pas à le carotter, à vouloir nier un coup, ou à entamer une discussion immédiate! Il sait qu'on ne doit pas parler sous les armes et il se conforme à la tradition. Cependant son mutisme ne va pas jusqu'à ne pas réfuter les allégations théoriques que porte son adversaire sur le coup pratique. Seulement la réponse est faite en deux mots, très brefs, très secs, mais qui portent ou en un coup bien placé, bien exécuté, qui porte aussi.

N'a qu'un défaut, sa petite taille, en admettant encore que cela puisse s'appeler un défaut. Désavantage serait plus juste; mais sa science et son habileté ont vite fait d'y remédier.

A soutenu victorieusement le choc de tous les maîtres étrangers, notamment de Pini; porte haut et ferme le drapeau de l'escrime française dans les pays étrangers, qu'il parcourt en triomphe au cours de fréquentes tournées.

Signe particulier : est certainement le maître d'armes le plus décoré. Une rosette multicolore pourrait fleurir sa boutonnière ; les rois, les reines, les empereurs devant lesquels il a tiré ont tous eu à cœur de lui conférer une dignité. Il est cependant un potentat qui aura quelques difficultés à lui faire accepter quoi que ce soit; Kirchhoffer en effet l'a récemment prouvé par un refus très digne d'aller, par de là les frontières des pays annexés, faire montre de son habileté. Le « fin fleuret de France » est Alsacien et patriote.

LOUIS PERRÉE.

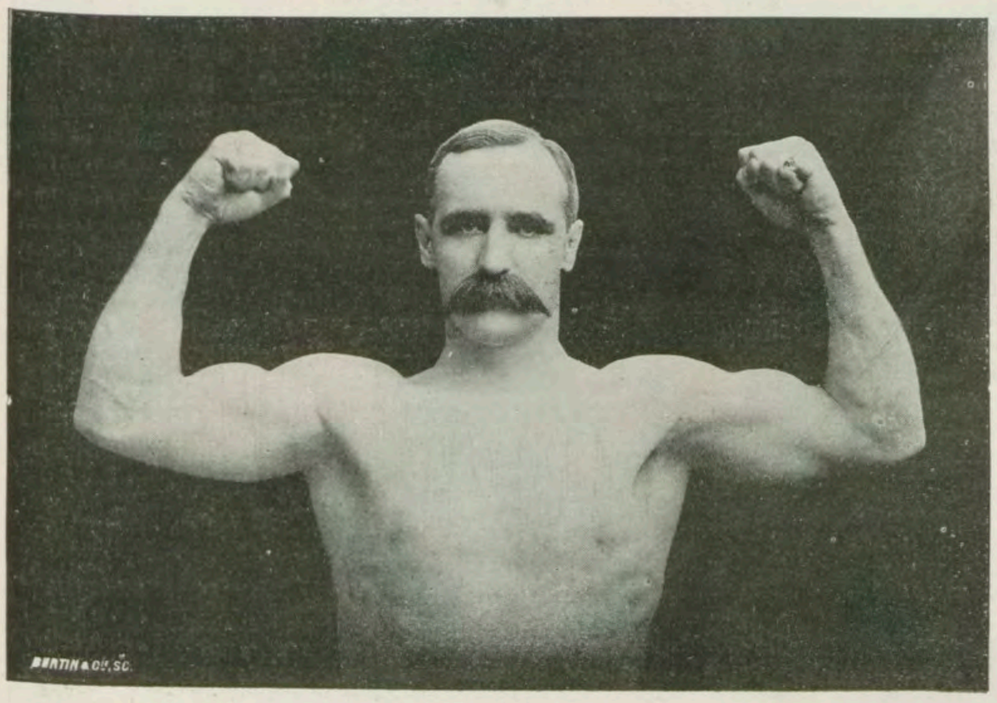
(Dessin de Séguin).

Deux grands Lutteurs

De ce que, dans les deux grandes épreuves de lutte qui viennent de se disputer à Paris, le championnat du Monde et le Critérium, les deux nations anglo-saxonnes n'ont été que peu ou prou représentées, — l'Américain Fengler n'étant qu'un Allemand naturalisé et l'Anglais Tom Connors s'étant défilé au milieu du meeting, tout comme s'il se fut trouvé en face des Boers — il n'en faudrait pas conclure qu'ils n'y a pas de grands lutteurs aussi bien chez nos voisins d'outre-Manche que de l'autre côté de la « Mare aux Harengs ». Bien au contraire, quoique la lutte ne rencontre pas en Angleterre et en Amérique le même succès que certains autres exercices athlétiques et qu'elle ne vienne que très loin derrière la boxe, le football ou le base ball dans la faveur publique, il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans ces deux pays un groupe de fort bons lutteurs.

En Angleterre, c'est surtout dans les comtés du Sud que l'on rencontre les adeptes de la lutte. Liverpool est le grand centre, et c'est là que se disputent les matchs les plus intéressants. C'est là que se donnent rendez-vous les pratiquants et les admirateurs du « bras roulé », et de la « prise de tête en dessous ». Le Henglers Circus a été le théâtre de rencontres sensationnelles au premier rang desquelles il faut placer celle entre Tom Cannon et Jack Carkeek, champion américain. On connaît le vieux Tom qui, après avoir tombé les meilleurs lutteurs du monde à Paris et ailleurs, disparut subitement pendant plusieurs années pour réapparaître il y a quelques mois en Angleterre.

Son adversaire Carkeek est un lutteur de haute valeur, le véritable maître des lutteurs américains depuis 1890, époque à laquelle il vint se perfectionner en



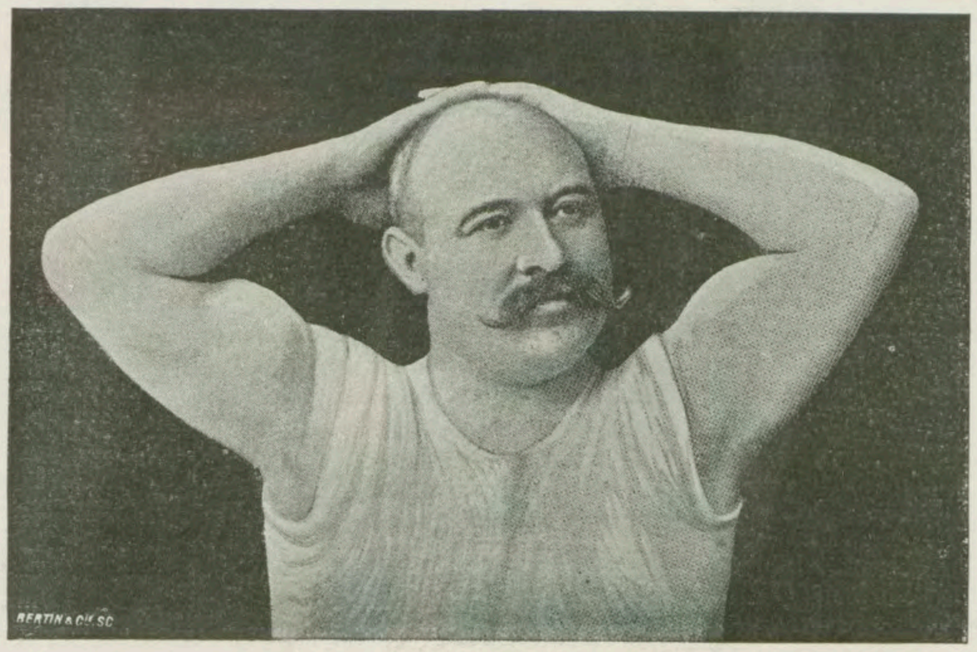
L'académie de Jack Carkeek.

Angleterre. Tom Cannon est le seul qui ait eu raison de lui. Grand, admirablement proportionné, la figure rasée, à l'exception de la moustache et toujours égayée par un bon sourire, Carkeek est un sympathique. Vingt-deux ans de lutte n'ont pas pu lui faire perdre ses qualités d'homme du monde, qualités que l'on rencontre assez rarement, on l'avouera, chez les lutteurs.

Lors de ses dernières tournées aux États-Unis, Tom Cannon avait tombé successivement tous les hommes qui lui avaient été présentés. Un match fut conclu entre lui et Jack Carkeek, mais pour différents motifs, la rencontre n'aboutit pas. Cependant le lutteur américain brûlait d'envie de se rencontrer avec celui dont les terribles étreintes avaient fait toucher les épaules de tous ses compatriotes. Il traversa l'Atlantique tous exprès, rencontra Tom à Liverpool et un match fut immédiatement conclu.

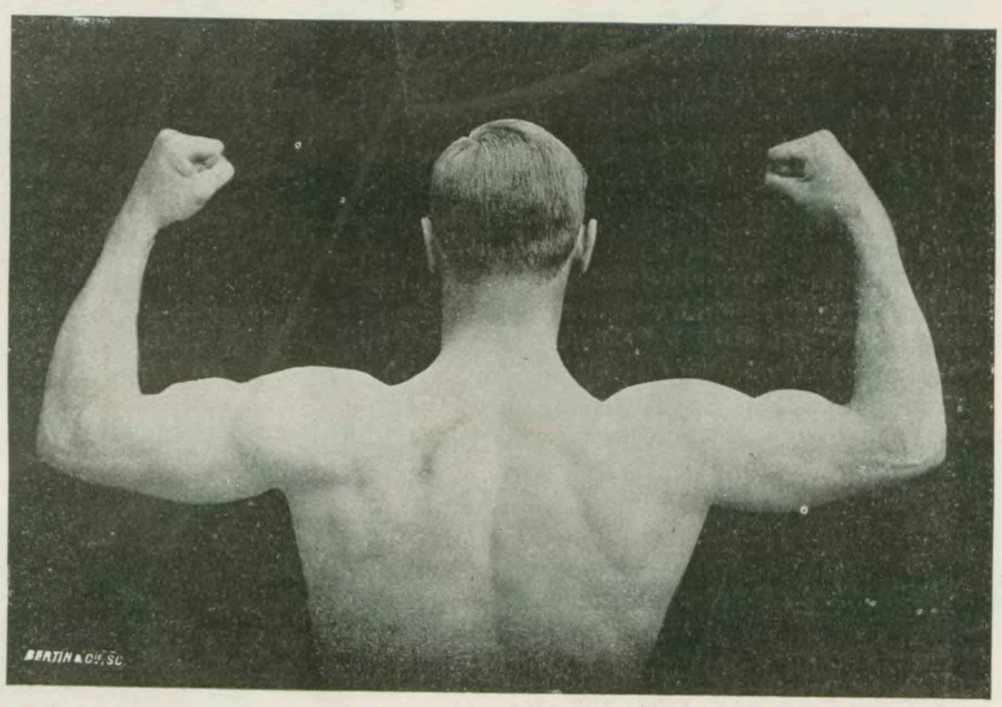
On en sait le résultat. Après deux manches où chacun des adversaires fut alternativement vainqueur, tous deux se rencontrèrent en une belle qui devait enfin trancher la portion de supériorité laissée en suspens. Quand les deux hommes se présentèrent dans l'arène de l'Henglers Circus, Tom Cannon vêtu de son éternel maillot rouge et de sa traditionnelle culotte noire, Carkeek en maillot blanc, un frémissement parcourut la foule immense des spectateurs. Les deux adversaires s'observèrent d'abord prudemment en des prises de bras lentes. Soudain, Tom empoigna Carkeek dans un *hammer bock* terrible, et tenant son adversaire couché, pesa de ses 140 kilos sur son avant-bras. Sous cette effroyable pression, l'Américain gémit, mais résista héroïquement tout en avertissant Tom de se relever, car il lui broyait le bras. Mais il était déjà trop tard, Carkeek avait l'épaule démise et la hanche luxée.

Jack Carkeek, champion américain, qui vient d'arriver à Paris et de lancer un défi à tous les lutteurs du monde.



Tom Cannon, le vieux lutteur.

Le courageux lutteur, après quelques jours de repos, est reparti en Amérique pour se remettre de ses blessures, non sans promettre à son terrible rival qu'ils se retrouveraient.



Le même, vu de dos.

Mais voilà que Carkeek, maintenant, est tout à fait remis et, à peine sur pied, il s'est dit qu'il fallait faire voir aux lutteurs de l'ancien continent, que la jeune Amérique, elle aussi, comptait des hommes forts parmi ses enfants. dans l'impossibilité matérielle de prendre part au Championnat du Monde, Carkeek avait appris trop tard le Critérium qui l'a suivi pour pouvoir s'y engager.

Mais, aussitôt que la nouvelle de ce second tournoi lui fut parvenue, le lutteur américain s'est dit qu'il y avait là une excellente occasion pour lui de se produire à Paris et d'y recueillir à la fois la gloire et les louis français qui valent bien les dollars américains, ils valent même quatre fois plus, si je ne me trompe. Et voici la dépêche qu'il a adressée aux organisateurs :

New-York, 23 *décembre* 1899.

Ai appris trop tard votre championnat. Suis prêt à challenger soit Kara-Ahmed, soit vainqueur de celui-ci pour enjeu à fixer. Répondez télégraphiquement si acceptez. Jack Carkeek,
Champion des États-Unis.

Pons et Kara, interrogés répondirent tous deux — on s'en doute à l'avance — qu'ils acceptaient. Informé par télégramme, Carkeek répondit illico.

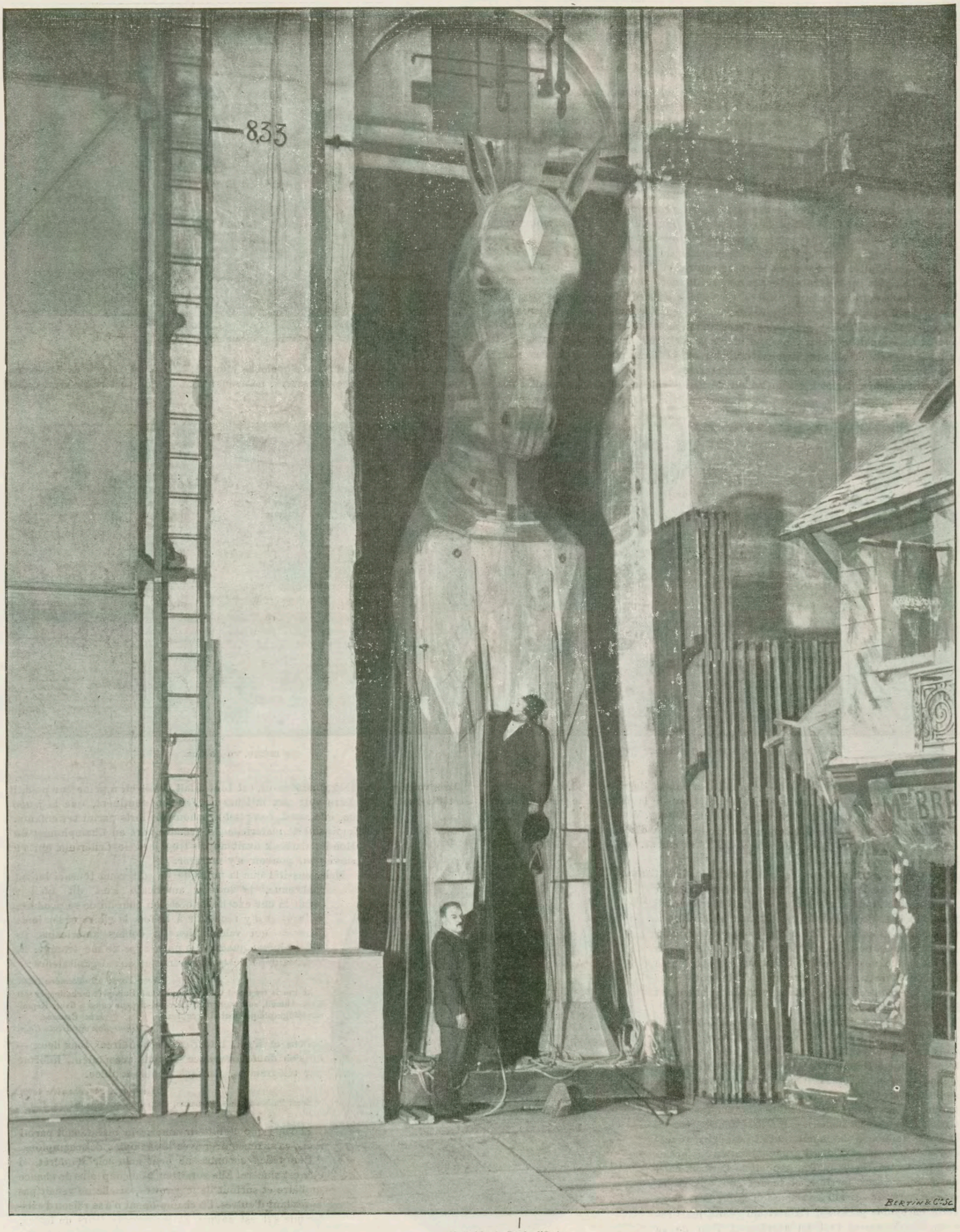
New-York, 24 *décembre* 1899.

Serai Paris semaine prochaine, défie tous champions.
Jack Carkeek.

Et voilà que le lutteur américain maintenant parmi nous, va se rencontrer avec le champion des champions.

Une telle rencontre ne peut manquer d'intérêt, si elle est sincère. Elle aurait eu beaucoup plus de chance de l'être et surtout de le paraître, si elle ne venait pas après tant d'autres. Un championnat n'a sa raison d'exister que s'il est unique. Et les organisateurs de luttes, directeurs de music-halls, etc., feront bien de se méfier et de ne pas risquer de tuer leur poule aux œufs d'or.

Armand Lusciez.



M. Gaillard, Dr de l'Opéra.

(Cliché Mairet.)

LE CHEVAL DE TROIE DANS SON BOX, à l'Opéra.

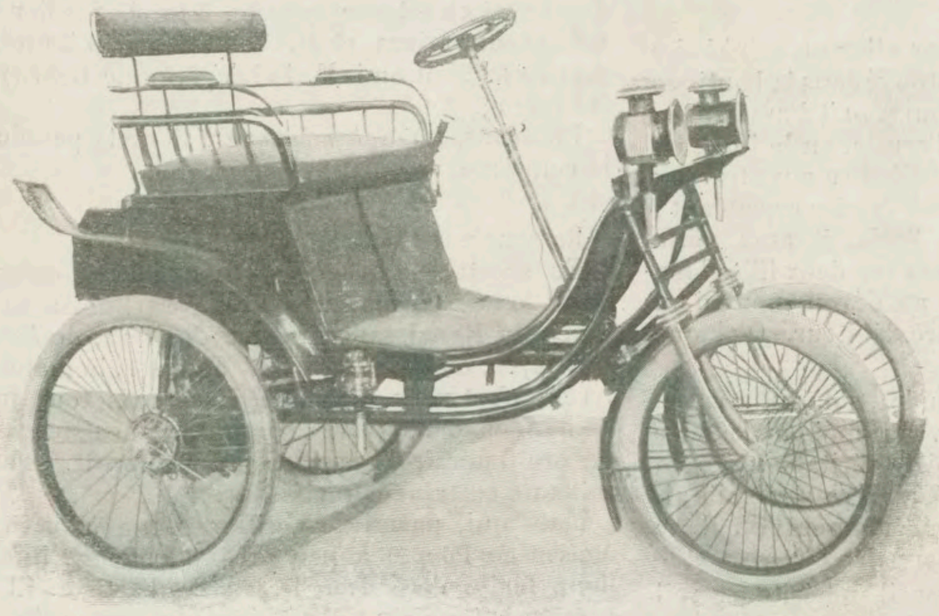
Le clou de la *Prise de Troie* à l'Opéra est le fameux cheval de bois qui apparaît sur la scène au second acte, traîné à bras d'hommes et qui renferme dans son sein les soldats grecs qui vont dans la nuit ouvrir à leurs compatriotes les portes de la ville. C'est du moins la tradition rapportée par Virgile mais dont on ne trouve aucune trace dans les Homérides. Cette monstrueuse machine de guerre ne pèse pas moins de 4 500 kilos. Quant à ses dimensions, on s'en fait une idée d'après notre photographie, en comparant sa taille avec celle de M. Gaillard, le directeur de l'Opéra, que l'on aperçoit juché sur des étriers de corde, entre les jambes de devant.

Les Nouveautés au "Salon du Cycle"

(*Suite et fin*). (1)

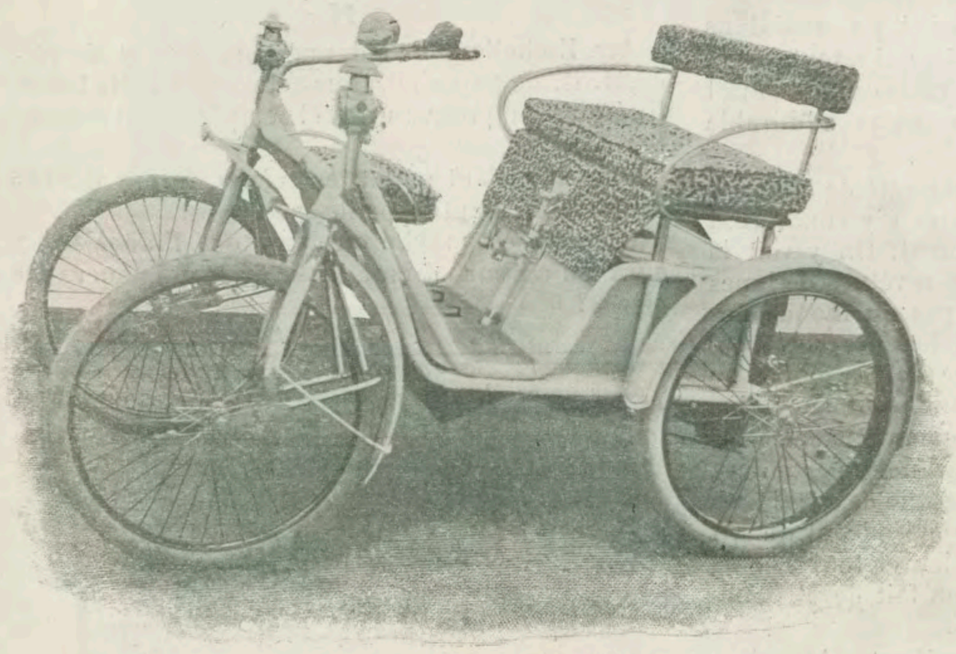
La voiturette Gallet et Itasse.

La voiturette Gallet et Itasse très légère est montée sur tubes réellement *renforcés* par une garniture de bois fibreux forcé à l'intérieur; ces tubes sont de plus



La voiturette Gallet et Itasse.

chaînés entre eux. Elle est suspendue sur des tiges formant pistons dans des cylindres à air comprimé.

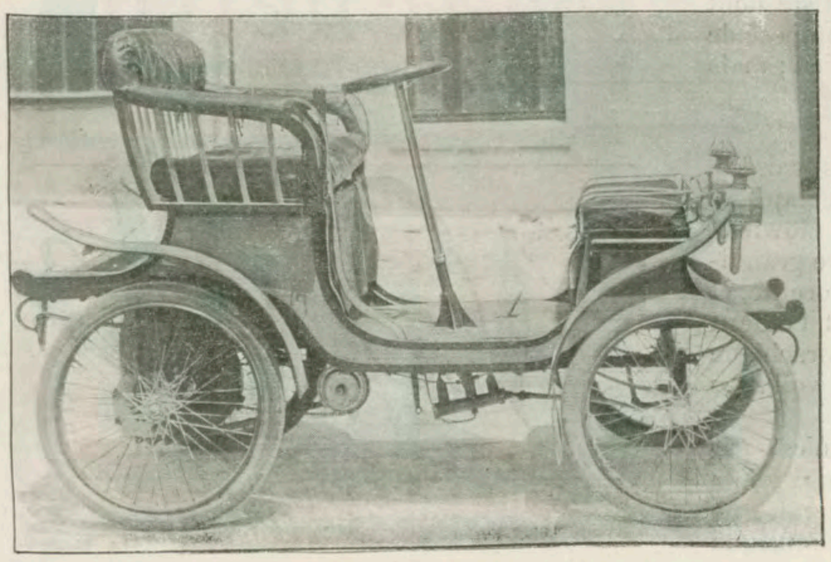


La voiturette Bouttier.

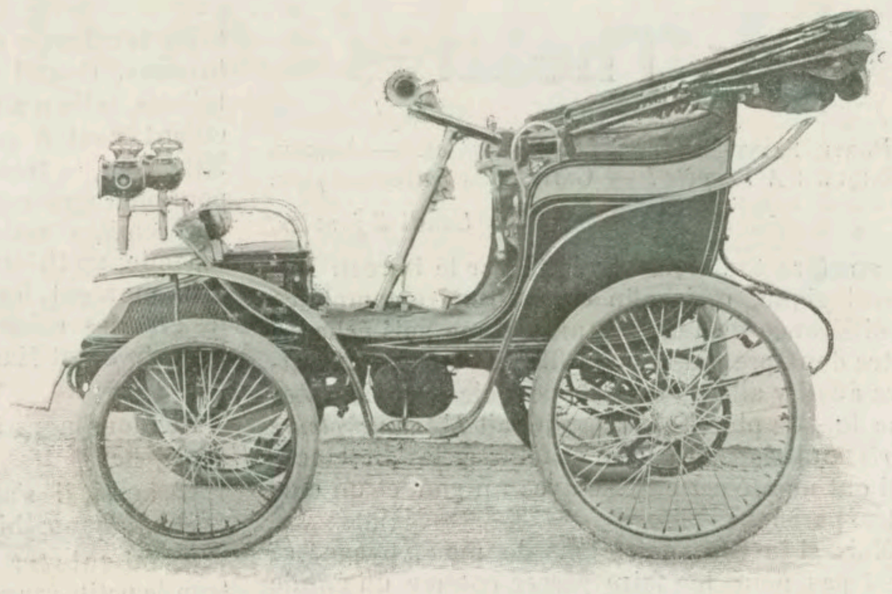
La voiturette Bouttier.

Est très caractérisée également par un système spécial de suspension. Le siège arrière repose directement sur des supports formant plongeurs et se mouvant dans

(1) Voir le N° 68.



La "Mignonnette Wehrlé".



La voiturette Doré.

deux pièces, en forme de fourche, qui enserrent les roues d'avant et formen bascule entre le moyeu, les fourches de direction et le point d'attache des ressorts : l'ensemble est extrêmement souple

La « Mignonnette Wehrlé ».

Une caisse en aluminium, un moteur de 3 chevaux avec régulateur, un changement à 3 vitesses avec marche arrière, une direction très douce; telles sont les caractéristiques de la « mignonnette Wehrlé », dont la stabilité est assurée par un abaissement rationnel du centre de gravité et un bon empattement. Simple, léger et pas cher.

Voiture Doré.

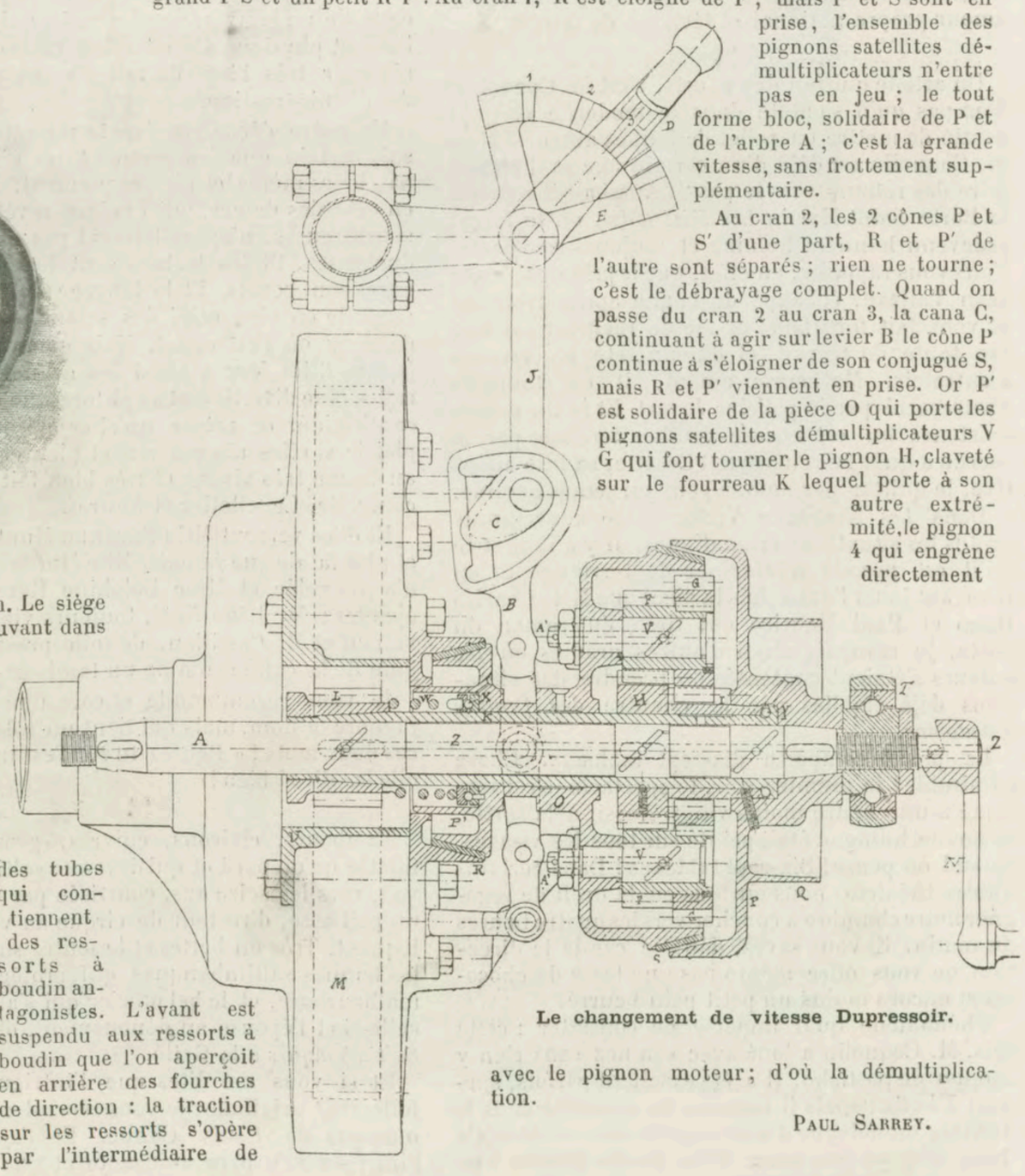
Peu de nouveautés également parmi les voitures proprement dites; mais nous tenons à signaler l'élégante voiture Doré, caractérisée par son moteur équilibré, placé à l'avant et composé de 2 moteurs opposés placés dans le sens longitudinal. Chose nouvelle : il n'y a pour les 2 moteurs qu'une seule chambre d'explosion, excentrée pour permettre à l'arbre-manivelle d'être dans l'axe des pistons.

Le changement de vitesse Dupressoir.

Le levier de commande D de l'appareil peut prendre 3 positions différentes sur son secteur E. A la position 1, il est à la grande vitesse; au cran 2, le moteur est débrayé; au cran 3, on obtient la petite vitesse.

L'appareil se compose essentiellement de 2 embrayages par cônes de friction : un grand P S et un petit R P'. Au cran 1, R est éloigné de P', mais P et S sont en prise, l'ensemble des pignons satellites démultiplicateurs n'entre pas en jeu ; le tout forme bloc, solidaire de P et de l'arbre A ; c'est la grande vitesse, sans frottement supplémentaire.

Au cran 2, les 2 cônes P et S' d'une part, R et P' de l'autre sont séparés ; rien ne tourne ; c'est le débrayage complet. Quand on passe du cran 2 au cran 3, la cana C, continuant à agir sur levier B le cône P continue à s'éloigner de son conjugué S, mais R et P' viennent en prise. Or P' est solidaire de la pièce O qui porte les pignons satellites démultiplicateurs V G qui font tourner le pignon H, claveté sur le fourreau K lequel porte à son autre extrémité, le pignon 4 qui engrène directement



Le changement de vitesse Dupressoir.

avec le pignon moteur; d'où la démultiplication.

des tubes qui contiennent des ressorts à boudin antagonistes. L'avant est suspendu aux ressorts à boudin que l'on aperçoit en arrière des fourches de direction : la traction sur les ressorts s'opère par l'intermédiaire de

PAUL SARREY.

Les Théâtres

PORTE SAINT-MARTIN : *Les Misérables.* — AMBIGU-COMIQUE : *A Perpète !* — GAITÉ : *Les Saltimbanques.*

Lundi 8 janvier.

ans être toutefois accrédité par le Bureau Météorologique, mais afin de me rendre compte de la différence de température, je me suis échappé entre deux premières pour filer à Bruxelles. Peut-être aussi y allais-je afin de pouvoir complimenter une fois de plus Noblet qui jouait *L'Amour pleure et rit* au théâtre du Parc et féliciter les directeurs qui ont monté cette pièce avec un goût et un chic ultra-parisiens.

Mais si je vous entretiens de mon voyage, ce n'est pas pour me faire passer comme un émule de Stanley. Je tiens seulement à émettre une réflexion : — oh ! elle n'est pas profonde comme un puits artésien, la pauvre ! — mais enfin, elle a sa valeur. Combien de fois ai-je entendu des directeurs de théâtres parisiens, en mal d'argent, s'écrier : « Nous ne faisons pas le sou parce qu'il y a trop de théâtres. La concurrence est devenue impossible. » On pouvait d'abord leur faire remarquer qu'il est permis à tout le monde de ne pas être directeur et que s'ils croyaient faire plus rapidement fortune dans l'épicerie ou dans la quincaillerie, ils n'avaient qu'à opter pour ce genre de commerce. Mais de plus, on peut leur répondre encore : « Il y a à Bruxelles dix théâtres au moins qui jouent tous les soirs. A Paris, il n'y en a guère plus. Or, Bruxelles, compte cinq cent mille habitants, tandis que Paris en compte plus de deux millions, sans parler des provinciaux et des étrangers de passage. Alors? »

Alors, c'est qu'à Bruxelles, on sait mieux administrer les scènes. On y voit aussi des faillites ; mais, à égalité, il y en a moins qu'à Paris. Renfonçons donc dans ce qui nous sert de poches notre amour-propre national et tâchons de faire mieux.

☘

Un artiste qui fait des efforts, c'est M. Coquelin. Non pas qu'il s'entête dans le moderne et qu'il essaie de mettre en relief de jeunes auteurs. Mais M. Coquelin est déjà d'un certain âge et il aime à faire des retours vers le passé. Aussi a-t-il repris à la Porte Saint-Martin *Les Misérables*, où le forçat redevenu honnête homme et toujours persécuté. Vous vous rappelez, en effet, que le principal héros Jean Valjean, échappé du bagne après avoir tué et volé, fait fortune et essaie de racheter par une vie toute de travail et d'honnêteté les erreurs d'autrefois. Malheureusement, il est toujours contrecarré par le policier Javert. Et la fin de son existence lui est encore rendue terrible par le sacrifice qu'il fait en voyant Cosette, sa fille adoptive, le quitter par amour pour un jeune homme.

Dans *Les Misérables* Victor Hugo a accumulé toutes les situations dramatiques, il y a là tout ce qu'il est permis d'imaginer de terrifiant. Et en revoyant jouer l'autre fois la pièce que MM. Charles Hugo et Paul Meurice ont tirée du roman du poète, je revoyais aussi d'autres drames où les auteurs s'étaient contentés de prendre des situations déjà établies par le chantre des *Feuilles d'Automne*.

La pièce comporte dix-sept tableaux. Chose admirable ! le premier soir, le spectacle s'est terminé à une heure moins vingt. Aussi, à la sortie, la bonne humeur était peinte sur tous les visages. Quand on pense ! Dix-sept tableaux ! Dans certains autres théâtres, nous aurions eu le droit de regagner notre chambre à coucher vers les quatre heures du matin. Et vous savez, dans ce cas-là la direction ne vous offre même pas une tasse de chocolat et encore moins un petit pain beurré.

Phénomène qu'il importe de constater : cette fois, M. Coquelin a joué avec son nez sans rien y ajouter de postiche. Il a été excellent parfois, surtout à la fin ; mais il manque de sincérité dans le terrible monologue d'une *Tempête sous un crâne*. Ça bout trop ou pas assez. Mlle Berthe Bady a une grâce touchante dans Fantine et des dessous bien luxueux. Quand on songe qu'avec une pareille toilette, elle n'a pas cinq louis à envoyer à son enfant, c'est à désespérer de l'Amour ! Quant à Mlle Nau, « très louve » elle a raccourci sa jupe pour bien montrer — avec ses jambes, — sa misère. La première artiste se distingua à l'Œuvre, la seconde, au théâtre Antoine.

Ils montent, les théâtres à côté, ils envahissent les grandes scènes. Et comme grandeur celle de la porte Saint-Martin...

☘

Rendons-nous à côté, à l'Ambigu, où l'on joue *A perpète* !

Là aussi, il s'agit d'un forçat, et celui-là aussi est bien sympathique.

Ayant eu le tort de se laisser aller un soir à boire trop de petits verres, il s'est trouvé dans la boutique d'un marchand de vins que l'on venait d'assassiner. Malgré ses dénégations, on l'arrête, on le juge, on le condamne *à perpète*, c'est-à-dire aux travaux forcés à perpétuité. Il pourra s'évader cependant ; et quand il sera de retour à Paris, il aura cette chance imprévue de retrouver ses deux filles bien élevées et heureuses, grâce au dévouement d'un homme qui était son propre débiteur. Oh ! que rares, de pareils débiteurs !

Mais ce n'est pas tout. Il faudra, s'il veut arriver, sinon à se faire réhabiliter, du moins à se faire rendre justice, qu'il retrouve le véritable assassin du cabaretier. Il se lance alors à sa poursuite ; il risque d'être repris, jusqu'au moment où il se retrouvera en face du vrai coupable.

Comme celui-ci veut le tuer, il n'hésite pas ; il empoigne le bandit et le noie.

Avouez que ce dernier l'a bien mérité.

L'aventure court au milieu de décors pittoresques. Il en est un très amusant qui représente l'Ile Nou et où l'on voit des forçats bien « moderne-style » si toutefois j'ose m'exprimer ainsi. Il y a aussi dans cette île un gouverneur français, qui a tout à fait l'aspect physique d'un Anglais, mais qui me paraît résumer très bien l'esprit de notre admirable Ad-mi-nis-tra-tion.

Un autre décor représente un café de nuit. Je suis certain que les jeunes filles n'y conduiront pas leurs mères et réciproquement. On y voit là en effet des dames, qui quoique revêtues de jupes somptueuses, n'appartiennent pas au monde des duchesses. Si les traînes sont longues, les corsages sont courts. Et le langage de ces dames ne rappelle en rien celui des salons, tout au moins de ceux où l'on cause. Mais comme, à part les jeunes filles, il y a aussi les grandes personnes, celles-ci se divertissent au pittoresque de ce tableau cantharidé, de même qu'elles prendront un vif plaisir si elles aiment rire et pleurer tour à tour, au drame très vivant et très bien fait de MM. Decourcelle, Lepelletier et Xanrof.

Et elles verront Mlle Suzanne Munte plus féline et plus fatale que jamais, Mlle Munte que la Russie n'a pas gelée et Mme Delphine Renot-aux-belles épaules ; M. Léon Noël, toujours vibrant et convaincu et M. Castillan, de jolie prestance, lequel joue de la canne comme un tambour-major.

Je vous recommande encore une artiste dont j'ignore le nom, mais qui tient un rôle composé de ces deux mots ! « Penses-tu ? » C'est un rien ; mais elle les dit si bien !

☘

Tambours, clairons, cuivres, grosses caisses, fillette qu'on perd et qui devenue saltimbanque se voit, vers les seize ans, courtisée par un clown et un paillasse, directeur de cirque au verve grandiloquent. Très en bottes et le feutre sur l'oreille, et les bonnes saltimbanques qui protègent l'enfant malheureuse, et le bel officier qui s'amourache de celle-ci et l'épouse au dénouement, ohé ! voilà *Les Saltimbanques* à la Gaîté.

Et si vous me dites que l'intrigue n'est pas follement originale ; je vous répondrai qu'il y a la musique de Louis Ganne. Et j'ajouterai que l'intrigue m'a paru amusante et que la musique prouve que Ganne est un rare musicien d'opérettes populaires. C'est gai, puissant, frétillant, et tendre parfois ; puis cela chahute, danse et cabriole ; il y de la verve et de l'entrain, un sens spécial du rythme qui enlève tout, comme le fait Ganne lui-même quand il enlève ses musiciens à la force du poignet. Allons, l'auteur de *Père la Victoire* et de la *Tzarine* et de *Phryné* est désormais consacré comme musicien d'opérette. Et j'applaudis à son succès.

Car, outre ce que je viens de dire, *les Saltimbanques* s'agitent dans des décors pimpants ; il y a des ballets, ah ! pas aussi bien réglés que lorsque Mariquita était là, mais il y a Fugère, qui est la gaîté de la Gaîté, Mlle Lise Berty, adroite comédienne et chanteuse experte, Mlle J. Saulier qui fait de son mieux et M. Vautier qui imite mieux notre excellent ami M. Debruyère que Debruyère lui-même.

En avant, *les Saltimbanques !* Pour la parade de la centième.

☘

Passons aux théâtres à côté.

En spectacles irréguliers, nous avons entendu Mme Agnès Sorma, une étoile berlinoise qui a joué à la Renaissance le rôle de Nara, de *Maison de Poupée*, en allemand. J'ai appris l'allemand au lycée ; c'est vous dire que je saurais tout juste demander dans cette langue un beefsteack et encore faudrait-il pour qu'on me comprît, qu'on y mît une certaine complaisance.

Mais qui, parmi les critiques, ne connaît la *Maison de Poupée* à peu près par cœur ? Il était donc facile de suivre le jeu de l'artiste. Et sa caractéristique c'est d'être vivante, naturelle, de jouer comme si on ne l'écoutait pas. Que d'artistes françaises devraient l'imiter au lieu de regarder dans la salle pour tâcher de découvrir un grand-duc !

☘

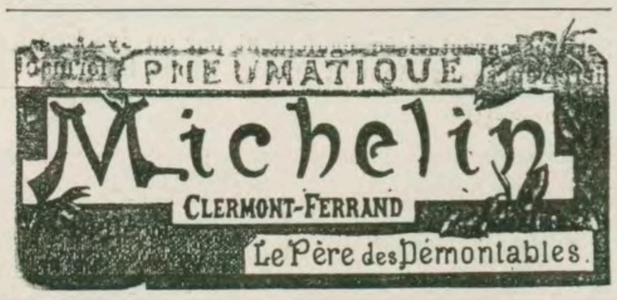
Aux Escholiers, on a donné *Marguerite et Margot*, de M. H. de Saussine, trois actes d'une belle tenue littéraire qui prouve un réel tempérament dramatique.

Puis sur d'autres petites scènes, furent donnés encore bien d'autres petits spectacles.

L'avenir est proche où dans tout Français il y aura un auteur dramatique. Mais qui jouera les pièces ?

AUGUSTE GERMAIN.

Les photographies d'artistes que nous avons données dans notre dernier numéro sortent des ateliers de la maison Reutlinger.



Le Gérant : VICTOR VOINOT.

6441. CORBEIL. — Imprimerie ED. CRÉTÉ.